



LES SCARABEATS



OU SI LES BEATLES AVAIENT VÉCU EN FRANCE

Par JOHN MAC ELHONE



Je sais jouer « Twenty Flight Rock »*

Savez-vous qu'en 1960 Le Havre est devenu le 1er port européen importateur de vinyle? Reléguant au second plan sa rivale Liverpool dont les quais croulaient sous la précieuse matière venue des États Unis. Le déclin du port anglais réside dans les éprouvettes d'imminents chimistes de la Mersey Inc. qui un soir de ribaude mettent au point un vinyle édulcoré et bon marché dont le diluant n'est autre que l'eau de la Mersey, le fleuve qui arrose leur ville. Plus besoin alors de faire venir à grands frais la marchandise américaine qu'on fabrique dès lors sur place et assure l'essor du commerce local.

Le vinyle c'est cette matière révolutionnaire découverte par un manipulateur de fioles, admirateur d'Edison qui un jour a polymérisé du chlorure de vinyle. Ça a fait boum dans son Athanor d'où on jailli de fines galettes noirâtres dont on ne savait que faire. C'est alors qu'on découvrit qu'il suffisait d'y tracer de minces sillons qui se révélèrent capables d'emmagasiner les sons, qu'on pouvait ensuite reproduire et amplifier si on y faisait glisser une aiguille reliée à un système électro acoustique. Des industriels s'emparèrent de l'invention et eurent l'idée d'enregistrer des créations sonores artistiques. Les premiers à tourner en rond sur une piste vinylique furent Mendelshon et Tchaïkosky. Comme ce fructueux commerce est peu réglementé aujourd'hui, souvent l'étiquette ne correspond pas au contenu. Par exemple sur l'emballage on peut inscrire un mot séduisant, accrocheur, vendeur, comme *vrai, super, extra...* Actuellement le mot 'rock' est le superlatif qui fait recette. Souvent écrit dans une pastille explosive aux couleurs criardes il s'insinue sur plusieurs pochettes, même si à l'intérieur tournoie de la danse exotique ou du piano bastringue. Et puis les roués instigateurs de ce procédé associent 'rock' à révolution, un mot porteur lui aussi, comme si tout allait se chambouler à l'écoute de leur produit. Ils ne manquent pas de clientèle car justement beaucoup de gens veulent du chamboulement, sans l'assumer eux-mêmes.

En 1954 il se produit un fait renversant. Ne voilà-t-il pas qu'en se roulant au pied d'une horloge on découvre que le son du rock and roll peut se graver dans ces galettes magiques et on annonce un grand bouleversement. Comme si ces acrobates chantants allaient changer le cours du trapèze universel. C'est que ces jeunes gens qui se roulent par terre au risque de froisser leurs belles vestes écossaises n'ont rien demandé de plus que d'amuser la galerie. Leur leader Bill Haley un ex cow boy chantant n'a fait que verser des agents blanchis dans le noir rhythm and blues. Ça le fait marrer, sa musique plaît à tout le monde, aux noirs comme aux blancs et il touche beaucoup de picaillons. Quand on lui dit que sa musique va renverser les bases de la société il rigole de plus belle en ajustant son accroche cœur et d'un air carnassier il nous traite d'alligators. Sans le savoir il est devenu un vinylum boy, c'est à dire un innocent garçon qui exporte lucrativement beaucoup de vinyle. Comme un lanceur de frisbee du haut de son podium il lance ses prestigieuses galettes dont un grand nombre

traverse l'Atlantique pour atteindre la côte ouest de l'Angleterre. A partir de 1955 elles se déversent massivement sur les quais du port de Liverpool et répandent leurs vibrations alentour. Alors les jeunes découvrent qu'il émane de ces rondelles des sons pénétrants et subversifs et des paroles qui ne le sont pas moins. Médusés, ils exposent leur flanc docile à cette grêle phénoménale et se trouvent vite conquis. Cette manne céleste c'est comme un évangile, grâce à une presse versée à la cause on en connaît les préceptes: rébellion, plaisir immédiat, renversement des tabous... Les noms des apôtres de cette bonne parole sont divulgués eux aussi, ils s'appellent Chuck Berry, Eddy Cochran, Jerry Lee Lewis, Carl Perkins, Little Richard, Gene Vincent... Mais c'est curieux, à voir leur figure souriante, leurs poses apprêtées, à les entendre parler ventes, mode, compétition, on ne décèle en eux aucune intention révolutionnaire. De leur chef de file, de celui qui a porté au summum cette frénésie articulaire, on a fait un roi, le *king* Elvis Presley. Le rock, une monarchie, alors? Et ses adeptes, des sujets?

Le plus beau c'est quand la Mersey Inc. lance ses propres vinylum boys, (quand Liverpool copie le vinyle US); eux aussi entrent dans la concurrence du frisbee, et ils les jettent fort avec de grands gestes olympiques comme leurs aînés d'outre Atlantique. C'est à celui qui les lancera le plus loin et en fichera le plus grand nombre dans la tête des fidèles conditionnés par la presse idolâtre. Avec leurs poses étudiées et leurs costumes de communian ils passeront comme des météores sous leur nom d'emprunt: Tommy Steele, Tommy Quickly, Lee Curtis, Dicky Pride, Terry Dene, Duffy Power... Cette engeance frimeuse montre une prédilection pour les lieux obscurs et souterrains, où ils aiment faire du boucan en torturant la gamme: la Cave, la Caverne, la Crypte, la Fosse, le Puits, le Tombeau... voici leurs lieux de culte dont les murs résonnent de leur vacarme triomphant. Avant de s'enterrer tout à fait dans leur port miteux ils partent à la conquête de Londres pour y détrôner les folkeux et les jazzius qui y fourmillent. Et dans l'auguste capitale de nombreuses boîtes verront le jour en s'ouvrant la nuit.

Quand le vinyle devient la principale ressource du Havre il s'y produit le même phénomène qu'à Liverpool, fictionnel en diable! Tout Havrais de bonne souche peut certifier avoir aperçu ces nuées de disques volants s'abattant sur leur cité, s'engouffrant dans les juke boxes et sur les étals des épiciers. D'autres les ont senti passer si près de leurs oreilles que c'était comme si un sabre les décapitait. Il en tomba dans les cours de récré et là ça fit des ravages. Des quatuors de lycéens se formèrent alors selon la formule immuable, 3 guitares, 1 batterie, comme des commandos et se donnèrent aussitôt un nom puisé sur les affiches de cinéma: les Apaches, les Argonautes, les Barbozues, les Centurions, les Gorilles... Ou alors parce qu'ils l'ont vu faire aux USA ils épuisèrent les cahiers d'entomologie et s'affichèrent sous le nom de Cafards, Criquets, Frelons, Moustiques, Perce Oreilles... Dans ce fatras sonore et mythologique on doit inclure les Scarabeats, nom dans lequel on devine un jeu de mot rampant forgé à partir de scarabée. Rien que cet humour distingue ce groupe de la masse bourdonnante.

Les chapelles havraises où s'ébattent ces groupes grésillants n'évoquent plus un univers souterrain comme chez leurs homologues anglais mais rappellent la perspective bétonnée et quadrillée de leur ville: le Bulldozer, le Bunker, la Cimenterie, le Cube, l'Equerre... Ici, tout a été rasé pendant la guerre, tout a été reconstruit par Auguste Perret, un promoteur du béton qui bâti des villes

comme un gosse assemble des Léo. Tout est carré, aligné, sans fantaisie ni courbes, si ce n'est dans les anecdotes cocasses engendrées par la rectitude. Par exemple on raconte qu'une *Aronde* s'est jetée contre la devanture du *Globe*, un rond-point a tourné de l'œil devant les camionnettes de la laiterie d'Isigny, les mouettes sur le port suivent des plans de vol tourbillonnants. Quant à la Seine elle a bien fait de dessiner ses boucles en amont car son cours ici est gravement canalisé. Pas étonnant qu'une musique libératrice se soit implantée dans cette ville austère tracée au cordeau et se soit transportée sur des projectiles circulaires volant à basse altitude. Les jeunes pensent trouver dans ces volutes explosives de quoi faire tomber les murs de l'habitude et écarter les tenailles de la société. A 60 km autour de l'estuaire de la Seine on évalue à une cinquantaine les quatuors de rock. 50 x 4, ça en fait du monde qui n'a jamais mis les pieds dans un conservatoire, ni dans aucune autre école d'ailleurs. Voilà des jeunes qui n'ont pas coûté cher en formation et qui plus est rapportent de l'argent.

On peut écrire l'histoire de cent groupes on y retrouvera toujours les mêmes ingrédients, le même point de départ. En général, deux copains se rencontrent au lycée, découvrent qu'ils jouent de la guitare et écoutent les mêmes disques. Ils forment alors un groupe et écument les fêtes scolaires ou paroissiales dans un insouciant élan œcuménique. Puis sur un magnéto rudimentaire ils enregistrent une maquette avec laquelle ils font le tour des maisons de disques. Des refus ils en auront, et puis leur lot de découragement, de désillusions. Jusqu'au jour où un producteur se dira intéressé par leurs chansons nettes. Alors on mettra hâtivement en boîte leur « Rosanna » - « Nemrod Twist » ou leur si tendre « Je Te Tiens La Main ». Des hagiographes improvisés se font une spécialité de ces bios interchangeables, tellement que des fois on se demande s'ils ne fabulent pas? Parmi tous ces groupes il en est un qui est, comment dire, le modèle, l'archétype du genre. Son parcours est exemplaire, son ascension fulgurante, sa réussite égale à celle d'une multinationale. Pour ce groupe tout commence au lycée Marie Curie, dans un faubourg grisâtre du Havre où les heures sont rythmées par les cornes maritimes. A la Noël, l'élève Jean Lenonce reçoit une guitare vétuste dont il astique le manche sans effets. Il est né le 9 octobre 1940 dans un ménage où on lui laisse faire ce qu'il veut. Son père, Fred, boulingue sur les mers la plupart du temps et quand il met les pieds sur terre c'est pour accoster au comptoir des bars. Sa mère Julie a sur l'éducation des notions relâchées, elle encouragerait presque son rejeton à sécher les cours et à contourner les règles de la société. Une des rares choses positives qu'elle lui inculque ce sont des rudiments de guitare. Alimenté par ces judicieux conseils, l'adolescent noircit des cahiers entiers de pamphlets anti sociaux, sous une plume vitriolée. Il a surtout lu Alfred Jarry et André Breton, dont il se voudrait le parfait émule. Comme beaucoup de camarades il est emballé par les déhanchements de Presley, les hurlements de Little Richard, les gesticulations de Bo Diddley... Il s'est mis en tête que cette gestuelle pourrait changer la vie. Il se dit pourquoi ne pas combattre le ras le bol ambiant et étouffant comme le font ces musiciens intrépides. Jean Lenonce pense donc changer la vie quand il gratte sa guitare en solitaire. Il pourrait le rester, solitaire, comme un Brassens teenager, mais il manque des rimes à sa frime et une pipe à sa lippe. Et une moustache! Non seul il ne peut rien. Le mieux est de se mettre en quatre comme il le voit faire alentour. Avec trois camarades de la récré de 10h. il fonde un groupe de rock & roll à l'exemple de celui qui officie dans l'école voisine, l'école Jules Ferry. Le quatuor de celle-ci n'a pas été loin chercher son nom puisqu'ils s'appellent les Ferryman. Jean Lenonce imperturbable intitule le sien,

en le *cuisinant* un peu, les Currymen; du nom de son école, en raflant au passage le prix du jeu de mots le plus épicé du moment. Ils s'exercent sur un répertoire fait de classiques du rock et donnent leur premier concert à la kermesse de l'école. Puis de la laïque ils ne se gênent pas pour aller jouer à la sacristie d'en face où le curé leur impose de faire une version de « When The Saints ». Et pendant que les diabolos coulent à flot, les murs du presbytère retentissent de ce gospel cent fois remanié.

Cet après-midi là (le 6 juillet 1957), Jean est approché par un élève de Jules Ferry du nom de Paul Macartenet. Ils ne tardent pas à sympathiser autour de quelques accords quand le nouvel arrivant déclare, « *je sais jouer Twenty Flight Rock* »¹, et il entame une version époumonée de ce classique d'Eddy Cochran. Il n'en faut pas plus à Jean pour faire entrer Paul dans les Currymen. C'est un garçon studieux et aisé, il est né le 18 juin 1942. Son père est représentant en textiles et sa mère était assistante sociale, avant de succomber à un cancer. Épreuve terrible pour le jeune Paul qui cherche par tous les moyens à fuir sa douleur et en particulier trouve refuge dans la musique. Son père lui apprend la guitare, il se met à écrire des chansons mélancoliques, sentimentales, à écouter des rocks de Presley et revêt des tenues excentriques pour se faire remarquer. Paul et Jean font la paire en aiguisant leur jeu de guitare et en polissant leur répertoire. Le premier en brossant des romances pour teenagers, le second en creusant un style bourré de sous entendus mordants sur la société. Comme ils sont partis ils pourraient former un duo harmonique à la Everly Brothers si un troisième larron n'entrait pas dans leur jeu. Celui là est un copain de Paul, il s'appelle Georges Arrisson et se révèle être un excellent guitariste, d'ailleurs il joue dans les Dockers, un groupe dont le fief est la zone portuaire. C'est le plus jeune des trois puisque né le 25 février 1943 et pas le plus fortuné. Son père est chauffeur de car, employé dans une société qui peut aussi bien l'envoyer en pèlerinage à Lourdes, qu'en excursion dans la baie de Somme. Un père souvent absent donc qui laisse le champ libre à son fils d'aller faire ses dévotions comme il veut dans les temples du rock.

Les timides membres secondaires fondateurs des Currymen se font saquer. Dans le rock s'appliquent les dures lois de la sélection sociale. Il semble que le destin s'élabore autour du trio Jean – Paul – Georges. Un trio cependant auquel il manque un 4ème élément (!) un batteur. Il n' en faut qu'un pour quatre et pourtant c'est le poste le plus difficile à pourvoir. Pourquoi la place assise attire-t-elle si peu de candidats? On dirait qu'il faut aller les chercher sur un marché persan ou au cœur d'un ouragan. En août 59 ils obtiennent un engagement au Souk, une boîte où se produisent des danseuses orientales, dans un décor où l'on n'a pas lésiné sur les arabesques et les poufs en peau de chameau . Ces plantureuses bayadères sont accompagnées entre autres par un batteur remarquable qui passe pour *the best*, en plus il est le fils de la patronne du lieu. Son nom c'est Pierre Lemeyeur et son jeu se reconnaît pour être le meilleur. D'aucun lui prédisent une belle carrière avec ses baguettes si seulement il voulait bien se montrer un peu plus expansif. Sa mère consent à ce qu'il se joigne aux Currymen quand ils font le Souk à condition qu'ils ouvrent leur set par une vieillerie de circonstance nommée « Cheik Of Araby ». Comme ils disent oui, tous les soirs les habitués du coin reçoivent le choc du Cheik relooké EDF et dansent sur des standards tout aussi électrisés comme « Matchbox » - « Roll Over Beethoven » - « Little Quennie »... Les premières ravies de cette mise en

¹ Paul Macartenet

watts ce sont les bayadères du secteur qui tombent leurs voiles pour se glisser dans des sweats moulants et des jeans serrés, un peu comme les filles qui viennent ici, tandis que les garçons se laissent pousser les cheveux. Si le rock est capable d'influer sur le look des teenagers peut-il avoir d'autres pouvoirs?

Le rock atomique – les physiciens du rock – la vague radio active... proclament avec emphase les affiches des Currymen dont le son augmente chaque soir sur des amplis bricolés. C'est littéralement *le souk* dans cette boîte enfumée, à l'atmosphère endiablée, où la bière se boit en demis et en entier, alors que le sol tremble sous les pieds des danseurs hypnotisés. Ça sursaute tellement là-dedans qu'une nuit tout va exploser! C'est que cette fureur n'est pas du goût de tout le monde et puis le nom de l'endroit n'est guère prisé par les temps qui courent, avec cette inutile guerre en Algérie. Un soir que Bob Azzam y chante ses inoffensives touisteries (« Twist Ali Baba » - « Rock And Roll Chiche Kebab » - « Amen Twist »...) un groupe d'agités lui lance des pois chiches et des amabilités du même calibre. Un matin alors que l'établissement est vide, une forte explosion le secoue et provoque un incendie ravageur. Le Souk ferme ses portes et à la place s'installe une activité moins dérangeante, une laverie automatique. Ça ne fait pas l'affaire des ex résidents obligés d'aller se faire entendre ailleurs. Quant aux Currymen juste à ce moment là ils sont approchés par un agent qui leur fait une proposition à laquelle ils ne s'attendaient pas. C'est une affaire d'exportation. D'emblée le promoteur gominé leur dit, « *les mecs, vous jouez comme des pros, il faut des gens comme vous en Italie, je vous engage pour jouer à Napoli* ». Pour les quatre du Havre c'est l'aventura, des vacances à l'italienne, voir Naples et ne pas mourir, pour eux l'école est finie comme braille leur consœur à couettes. Reste plus qu'à convaincre les parents grâce à quelques arguments persuasifs: situation, vacances gratuites, fin des charges... L'envers de la médaille est moins idéal. Ils descendent là-bas en stop avec un peu d'argent de poche qui fond vite au soleil. Une fois sur place ils demandent où sont leurs piaules? Ce qu'ils ont été naïfs, mais qu'est-ce qu'ils sont libres! On leur répond, « *bah, vous dormirez dans les quintes* ». Ce qui dans la langue de Collodi signifie... les coulisses. Et annonce pour leurs bourses plates l'achat de duvets. Car c'est à même le sol qu'ils dorment à proximité des toilettes d'un cinéma, se lavant le matin à l'eau froide et se restaurant grâce à la charité des prostituées, leurs voisines d'infortune. Tout de même leur nouvelle vie comporte des attraits, un soleil magnifique sur une baie de carte postale, des pizzas à tous les goûts, des scooters vrombissants chromés comme des Harley, des brunes napolitaines au sang chaud, l'émancipation et la musique.

On leur montre la salle où ils se produiront, décorée dans un médiocre style antique et pour cause elle s'appelle Le César! Les directeurs de salle ne voient pas dans le rock le germe d'une révolte juvénile, mais une attraction ordinaire et une source instantanée de revenus. D'ailleurs on a vu des groupes de rock à l'affiche de cirques ambulants, sur des podiums de fêtes foraines ou dans la caravane du Tour de France; exposés comme des curiosités zoologiques, des hapalidés ou autres créatures grimaçantes. Le patron du César enjoint à ses nouveaux pensionnaires, « *jouez fort, roulez-vous par terre, simulez des bagarres, criez comme des fauves* ». Et tous les soirs au César ils font un vacarme d'enfer devant un public survolté qui scande à tue tête le nom des... des qui au fait? C'est que même au pays de Enrico Fermi le nom facétieux de Currymen ne dit pas grand chose aux physiciens en herbe. Loin de penser aux Curie ils pensent plutôt à l'épice qui ramone la gorge. Il faut en changer. En Italie les groupes ont pris